

AMÉLIE SARN

Clairvoyance

LA MAISON DE L'OMBRE



*Les murs ont
la mémoire du sang...*



Extrait de la publication

Clairvoyance

Retrouvez l'univers de *Clairvoyance* sur
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

Amélie Sarn

Clairvoyance

La maison de l'ombre



Extrait de la publication

Collection dirigée par Benjamin Kuntzer

À Claire et à Jo, mes premières lectrices.

AS

Prologue

Juin 1995

Elle soulève douloureusement les paupières. Tout est si noir autour d'elle qu'elle n'est d'abord pas sûre d'avoir les yeux ouverts. Puis, les sensations arrivent, une par une. L'odeur d'abord. Humidité. Moisi. Le froid ensuite. Le sol sur lequel elle est assise est gelé. Après seulement, la douleur. Dans les poignets. En voulant les remuer pour les désankyloser, elle s'aperçoit qu'ils sont attachés. Serrés. Ses chevilles également. La peur est là, à présent.

Alors qu'elle est prise d'une agitation frénétique et incontrôlable pour tenter de se défaire de ses liens, un élançement lui traverse la nuque. Au même moment, le goût. Celui du sang dans sa bouche. Et des souvenirs. Vagues. Décousus. Des images. Les trois coups frappés au carreau. Le visage derrière la vitre. Souriant. Et une main, avec une boîte en plastique débordant de framboises. Elle se rappelle lui avoir dit qu'elle adorait les framboises. Elle sourit et va ouvrir la porte.

Et après...

Avec les mains, comme elle le peut, malgré ses poignets attachés, elle vérifie qu'elle a toujours ses vête-

ments sur elle. Son pantacourt est déchiré. Sa tunique également. Elle se met à trembler. Si fort que ses dents claquent. Elle se recroqueville. Se ramasse sur elle-même. Elle essaie de crier. Étrange qu'elle n'y ait pas encore songé. Mais aucun son ne sort de sa bouche. Enfin, si, mais c'est comme un gargouillement qui fait penser au couinement d'une souris écrasée par la pince mortelle d'une tapette.

Pourquoi pense-t-elle à ça ? Elle n'a jamais entendu de souris couiner. Mais elle se rappelle celle que son père avait piégée. Elle avait le cou broyé, le pelage brun de sang séché. Il l'avait exhibée comme un trophée, lui avait agité sous le nez pour la faire hurler. Et elle avait hurlé. De dégoût. Mais aujourd'hui, aucun son ne sort de sa bouche.

Petit à petit, l'obscurité se fait moins sombre. Elle distingue des formes, des contours. Une étagère. Des outils en désordre. Une planche contre le mur. Un vélo. Son cœur s'accélère. Cette étagère. Ces outils, cette planche. Elle est... chez elle. Dans sa propre cave. Ce vélo est le vieux vélo rouillé de son père. Celui qu'il promet toujours de retaper et qu'il laisse pourrir année après année. L'escalier est là, sur la droite, dans un renforcement. En haut de l'escalier, la porte qui mène à la lumière.

Elle se contorsionne. Ne parvient pas à se lever. Elle se traîne, rampe sur le sol en terre battue. Elle est chez elle. Tout va bien, elle est chez elle.

Un grincement. La porte de la cave s'ouvre. Et se referme. Des pas lourds frappent les marches de béton. Elle s'immobilise. Parvient à peine à respirer.

Halète. Son agresseur arrive. Est là. Elle referme les yeux. Entend son souffle. Sent sa main sur ses cheveux. Et cette fois, elle crie. Elle hurle de toutes ses forces.

Chapitre 1

Novembre 2011

« Alors, Emma, ça te plaît ? C'est original, n'est-ce pas ? »

Je ne réponds pas. Je ne hausse même pas les épaules. De toute façon, Maman ne me regarde pas. Elle passe de pièce en pièce, presque en dansant ; elle ouvre les fenêtres, caresse les murs, tourne sur elle-même.

« Le canapé ira parfaitement dans ce salon, près de la cheminée ! lance-t-elle d'un ton léger. Et tu as vu cette immense bibliothèque ? »

J'ai posé mon sac dans un coin et, appuyée contre l'encadrement de la porte, je la regarde sans la regarder, en prenant surtout bien soin de ne pas sourire. Le soleil qui entre par flaques donne une teinte miel au vieux parquet. Une brise tiède agite l'arbuste devant la porte-fenêtre. J'aime la grande baie vitrée et la terrasse. Le petit jardin clos.

Mais je déteste cet endroit.

« Va à l'étage ! s'exclame Maman, et choisis ta chambre. »

Je monte le vieil escalier de bois. La troisième marche grince. La huitième aussi. Le palier donne sur trois

portes. J'ouvre la première. La chambre sent un peu le renfermé, le papier peint à rayures vertes et bleues est à vomir. Des moutons de poussière s'amoncellent dans un angle. Une poutre sort du mur et rentre dans le plafond. Sans refermer cette porte, j'ouvre la deuxième. Je découvre une salle de bains, très claire, avec une baignoire immense.

J'adore prendre des bains. Je mets de la musique et je plonge dans l'eau bouillante. En réalité, je ne plonge pas. J'entre doucement, laissant chaque partie de mon corps s'habituer à la chaleur. Ça brûle et ça fait presque mal. Ma peau devient écrevisse. Une fois immergée, je peux rester des heures dans l'eau. Quand ça commence à refroidir, j'actionne le robinet avec le pied et je fais recouler du chaud, du brûlant. Ça met Papa en colère. Il me fait des sermons qui durent des éternités. *Tu rends compte des mètres cubes que tu consommes ? Tu crois que c'est une attitude responsable pour la planète ? Moi qui pensais que vous, les adolescents, aviez conscience de l'urgence de la situation ! Et patati et patata.* Mais je ne l'écoute pas. Alors, il dépose sur mon bureau des articles sur l'écologie, des prédictions flipantes sur ce que sera le monde dans cinquante ans. Et là, ça m'énerve, parce que je ne veux pas qu'il vienne dans ma chambre.

Enfin, il me *faisait* des sermons. Il *déposait* des articles sur mon bureau. Parce que maintenant...

Je pousse la troisième porte. Elle donne sur une autre pièce. Peinte en blanc, un peu plus petite, sans poutre.

« Alors ? »

Je sursaute. Je n'ai pas entendu Maman arriver dans mon dos. Elle est excitée comme une puce.

« Tu prends celle-là ? me demande-t-elle. Tu as raison ! Elle est orientée plein sud. Tu as vu cette lumière ! Tu seras vraiment bien ici.

— Non, je prends l'autre », je marmonne.

Je n'y avais pas réfléchi, mais ça me donne une occasion de contredire ma mère. J'essaie de ne pas en rater une. Ce qui m'agace le plus, c'est qu'elle fait comme si elle s'en fichait totalement. Pour l'instant, elle ne m'a pas engueulée une seule fois, alors que j'aurais mérité mille fois qu'elle pète un câble, qu'elle me remette à ma place. Mais non, elle reste souriante, gaie, enthousiaste.

Tout s'est passé super vite. Un soir, je suis rentrée du lycée et Maman m'attendait dans le salon de notre appartement. J'ai jeté mon sac et je suis allée immédiatement dans la cuisine. Maman ne m'a pas rappelée tout de suite. Elle a dû m'entendre ouvrir le frigo, sortir le lait, me servir un verre. J'ai même eu le temps de me préparer une tartine de Nutella. Ce qui fait que quand elle s'est décidée, je suis arrivée dans le salon avec du chocolat plein la bouche.

« Assieds-toi, ma chérie », m'a-t-elle demandé.

J'ai d'abord cru que j'allais me prendre un savon. Je ne savais pas précisément pourquoi, mais il aurait pu y avoir des tas de raisons : ma mère avait pu apprendre qu'au lieu d'aller à l'escrime le mercredi précédent j'avais passé l'après-midi au café avec Laura et Simon. Ou que j'avais volé des boucles d'oreilles chez Claire's. C'était il y a au moins deux mois et je me suis fichu une telle trouille que jamais je ne recommencerai. Je ne vois pas comment elle l'aurait découvert, mais on ne sait jamais. Ou que j'avais rendu un vrai torchon à la

prof de maths quand elle avait ramassé les exercices par surprise. Ça pouvait être plein de trucs. Je me suis préparée aux cris. Maman n'est pas comme Papa. Elle n'est pas du genre sermon ; son style à elle, c'est plutôt voix dure, sourcils froncés et, en général, au bout de deux minutes, elle se met à crier.

Mais elle n'a pas élevé la voix ce jour-là. Même, elle parlait si bas qu'il fallait que je tende l'oreille pour l'entendre.

« Papa est parti. »

Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

« Il a dit qu'il te téléphonerait, mais sans doute pas tout de suite. Il a dit qu'il avait besoin de temps. »

De temps ? Pour quoi faire ?

« Je ne comprends pas. »

Maman m'a regardée droit dans les yeux et elle a répété :

« Papa est parti.

— Parti où ?

— Je ne sais pas.

— Je ne comprends pas. »

Maman a poussé un soupir. Pas d'agacement, de fatigue.

« Je ne comprends pas plus que toi, Emma. Il m'a téléphoné ce matin alors que j'étais au travail et il m'a annoncé qu'il partait. Il était ici et il prenait ses affaires. Il a mis l'appartement en vente. »

Je ne comprenais toujours pas. Le sens des mots ne parvenait pas à franchir la barricade que mon cerveau avait dressée.

« Ne t'inquiète pas, a repris Maman. J'ai passé la journée à chercher des appartements à louer et j'ai déjà

repéré quelques endroits sympas. On va essayer de ne pas trop s'éloigner d'ici. »

J'ai cligné les yeux. J'avais mal à l'estomac. Le goût du Nutella dans ma bouche est devenu aigre. J'ai couru aux toilettes et j'ai vomi.

Ensuite, je suis restée assise par terre, la porte fermée. Au bout d'un moment, j'ai entendu Maman approcher. Je crois qu'elle s'est assise elle aussi, dans le couloir, de l'autre côté de la porte.

« Je suis désolée, Emma. Il ne m'a presque rien dit. J'ai cru comprendre qu'il a rencontré quelqu'un dont il est tombé amoureux. Il m'a dit qu'il était navré, mais qu'il n'avait pas le choix, qu'il devait partir. Il ne m'a rien expliqué de plus. Il ne m'a même pas dit où il allait. »

Il y avait de l'amertume et de la colère rentrée dans la manière dont Maman a prononcé la dernière phrase. Je ne sais pas pourquoi, ça m'a fait du bien. C'est la première et la dernière fois qu'elle a dévoilé un sentiment négatif à propos de toute cette histoire. Ensuite, il n'y a plus eu que sourires, entrain et optimisme forcés.

« Il veut que l'on vende l'appartement parce qu'il va avoir besoin d'argent », a-t-elle ajouté d'une voix plus basse.

J'avais envie de hurler : « Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Je savais même pas que ça allait mal entre vous ! Je savais même pas que Papa pouvait tomber amoureux ! C'est pas un truc réservé aux ados, ça, tomber amoureux ? Et de quel droit il se tire comme ça ? Et de quel droit il vend notre appartement ? Et de quel droit il n'est pas là ce soir pour s'expliquer ? Et de quel droit, toi, tu te laisses faire ? Alors comme ça,

il te laisse tomber du jour au lendemain, il *nous* laisse tomber et toi tu ne dis rien ! Tu n'essaies pas de te battre ? Tu n'exiges pas qu'il reste ! Tu le laisses se barrer comme ça ! Comme si t'en avais rien à foutre ! » Mais je n'ai rien dit. Je me suis levée, j'ai ouvert la porte des toilettes et, sans regarder ma mère, je suis allée dans ma chambre. J'ai claqué la porte.

Dans la foulée, mille autres choses se sont passées. J'ai cessé d'adresser la parole à ma mère, qui a fait comme si de rien n'était. Mon père a téléphoné sur mon portable au moins cinquante fois. Je n'ai pas décroché et j'ai effacé tous ses messages. En fait, chaque fois, je mourais d'envie d'écouter. Mais j'ai réussi à tenir. S'il se décidait à rentrer à la maison, il n'avait pas besoin de téléphoner. Au bout de trois jours, il a juste arrêté. Et puis, ma mère m'a annoncé une autre nouvelle : elle avait été mutée. Elle travaille dans une boîte de gestion qui a des antennes un peu partout. Je ne lui ai pas demandé si c'est elle qui avait souhaité cette mutation. Je m'en foutais ; et puis, je n'avais plus envie de rester ici. L'appartement me sortait par les trous de nez et le lycée me saoulait. Quant à l'escrime, ça faisait longtemps que ça ne m'intéressait plus et que je n'assistais qu'à un cours sur quatre. Je n'avais envie de parler à personne. Même pas à Laura qui me gonflait depuis qu'elle sortait avec Simon. Quand on était ensemble, elle ne parlait que de lui, et quand ils étaient ensemble, ils passaient leur temps à se rouler des pelles. Passionnant. Je n'avais pas raconté à Laura que mon père était parti, et quand je lui ai annoncé que je déménageais et que je quittais le lycée, j'ai fait sensation. Elle m'a bombardée de questions pendant au moins... vingt-cinq

minutes. Après elle a recommencé à parler de Simon, à me raconter qu'ils avaient passé deux heures sur Facebook la veille au soir et qu'ensuite ils s'étaient téléphoné sur leurs portables, qu'ils avaient grillé leur forfait et que sa mère allait être folle.

Le soir, en rentrant à la maison, j'ai rompu mon vœu de silence pour demander à ma mère si je pouvais sécher la fin de la semaine au lycée avant le déménagement. Elle a eu l'air surpris. Je pouvais lire dans ses yeux : « Tu n'as pas plutôt envie de passer le peu de temps qu'il te reste avec tes copains et tes copines ? », mais elle n'a pas fait de commentaires et elle a accepté. J'avais refusé de venir visiter des maisons avec elle, et quand elle m'avait annoncé avoir trouvé « un lieu de rêve », j'étais allée dans ma chambre et j'avais claqué la porte. Je claquais la porte dès que je pouvais. J'ai passé le reste de la semaine à faire mes cartons. Laura n'a même pas appelé.

Et maintenant, on est là, dans le « lieu de rêve » dégotté par Maman.

C'est un gros bourg, ou plutôt une petite ville du nom de Mondeleau. Pimpante. Il y a une barre d'immeubles à l'entrée et, sinon, rien que des maisons. Celle sur laquelle Maman a jeté son dévolu est juste derrière le panneau de la ville. À l'opposé des HLM. Pas de voisins immédiats. Elle est cernée d'une petite grille et de murs en pierre. La façade est blanche ; la peinture écaillée des fenêtres, verte. Devant, entre la grille et la porte, le sol est couvert de gravier blanc. Sur le perron, en haut des marches de pierre, une statue de lion en plâtre, couverte de mousse, m'arrive à peu près aux genoux. À l'arrière, une porte-fenêtre donne sur la terrasse et

le petit jardin. J'ai toujours habité en appartement avec mes parents. Toujours dans le même, d'ailleurs. Celui qu'on vient d'abandonner. Si j'avais été plus petite ou tout simplement plus d'humeur, j'aurais sans doute trouvé l'endroit en même temps merveilleux et intimidant. Les plafonds sont très hauts, les parquets vieux et patinés, une grosse boule en verre décore l'extrémité de la rampe d'escalier. Le jardin est en broussailles, plein de buissons et de recoins. Quelques roses sont encore en fleur au bout d'immenses tiges qui poussent contre le mur.

En attendant le camion de déménagement qui ne doit nous livrer que demain matin, Maman sort une table et des chaises pliantes du coffre de la voiture et les installe dans le salon. Je ne sais pas quoi faire, alors je l'aide. Sans dire un mot, évidemment. Toute contente d'avoir trouvé un peu de bois sous une bâche dans le jardin, Maman allume un feu dans la cheminée.

« Comme ça, on va tout de suite savoir si elle tire bien ! »

Le papier s'enflamme, le bois crépite et, très vite, des flammes orange et jaunes éclairent la pièce. Je m'assois par terre, juste à côté du foyer.

« Tu n'as pas faim ? » demande Maman en s'asseyant en face de moi.

Je secoue la tête.

Elle sort du pain, des chips et du pâté et commence à manger. Je ne lève pas la tête. Je suis sûre qu'elle attend qu'on se parle. Que je lui parle. Je prends mon téléphone dans ma poche et je me mets à écrire des SMS à toute vitesse. En fait, j'écris n'importe quoi et je n'envoie rien à personne. C'est juste pour lui

« *Ses poignets sont attachés. Serrés.
Ses chevilles également.
La peur est là, à présent.
Au même moment, le goût.
Celui du sang dans sa bouche.
Et des souvenirs.
Trois coups frappés au carreau.
Le visage derrière la vitre.
Et une main, avec une boîte
en plastique débordant de framboises.
Elle sourit et va ouvrir la porte... »*



Amélie Sarn consacre essentiellement sa vie à l'écriture et à la traduction. Elle est également l'auteur des *Proies*, paru aux Éditions Milan.

ISBN : 978-2-290-03801-7



9 782290 038017

Illustration de couverture :
d'après Alison Dunn, Henry Steadman,
Maximilian Stock Ltd © Getty Images
et © Éditions J'ai lu

Extrait de la publication
www.jaillu.com

PRIX FRANCE
12€